

M. Breton obtint un rappel de la même récompense et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite du Salon de 1861, où figurèrent quatre tableaux de lui : les *Sarcelles* (collection du comte Duchâtel), le *Colza* (acheté par M. de Morny), le *Soir et l'Incendie*. Il a exposé depuis : en 1863, la *Consécration de l'église d'Oignies* (appartenant à M. de Clerq) et une *Faneuse*; en 1864, les *Vendanges à Château-Lagrange* (collection de M. Duchâtel) et la *Gardeuse de dindons*; en 1865, la *Fin de la journée* (collection du prince Napoléon) et la *Lecture*, deux des meilleures inspirations de l'artiste. Parmi ceux de ses ouvrages qui n'ont pas été exposés, nous citerons : le *Printemps* et l'*Été* (collection de M. Crabbe, à Bruxelles); une *Baigneuse* (collection de M. de Smet, à Gand); le *Glanage* (collection de M. Maréchal, à Anvers); le *Repos* (musée d'Arras); le *Sommeil de la grand-mère*; la *Fénelon*; le *Départ pour les champs*; le *Jeu de toupie*; l'*Incendie d'une meule*; la *Fête du grand-père*; la *Confiance*, etc. M. Jules Breton a obtenu plusieurs récompenses aux expositions, à l'étranger, notamment une médaille de 1^{re} classe à Bruxelles en 1860. Il a été nommé chevalier de l'ordre belge de Léopold en 1863. Il termine en ce moment (novembre 1866) les ouvrages suivants, pour l'Exposition universelle de 1867 : une *Source au bord de la mer*, le *Retour des champs* et une *Moisson*. — On a dit de ce peintre distingué qu'il était un réaliste tempéré par un poète. Il touche, en effet, au réalisme par le choix de ses sujets, mais il s'en éloigne complètement par l'interprétation. Il n'arrange pas la nature, mais il sait trouver de la grandeur dans les scènes les plus humbles de la vie rustique; il a le sentiment du beau, et il atteint au style sans cesser d'être vrai. Ses personnages ont une beauté robuste et saine; ses groupes se cadencent avec harmonie. Sa facture est solide, son dessin ferme et correct; sa couleur manque quelquefois d'éclat, mais elle est toujours juste, toujours harmonieuse.

BRETON (Emile-Adélaïde), paysagiste français contemporain, frère du précédent, né à Courrières, s'est fait connaître par des paysages d'un grand effet qui rappellent un peu la manière de M. Paul Huet. Il a exposé en 1861, 1863, 1864, 1865 et 1866.

BRETON (Lé). V. LEBRETON.

BRETON DE LOS HERREROS (don Manuel), célèbre auteur dramatique et poète espagnol, d'une famille noble, mais de médiocre fortune, né à Quel, dans la province de Logrono, en 1796. Dès sa plus tendre enfance, il se montra possédé de l'enthousiasme poétique, et, s'il faut en croire ses biographes espagnols, à l'âge de sept ans il composait déjà de petites poésies appelées *redondillas*, sur telle mesure qu'on voulait lui donner, et l'on a imprimé dans ses œuvres des vers qu'il avait faits étant enfant. En 1806, il vint à Madrid avec son frère, qui, croyant à l'influence de quelques parents bien placés, espérait obtenir un emploi par leur crédit; mais le pauvre hidalgo dépensa en démarches infructueuses son mince patrimoine, se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité, et mourut de misère et de chagrin. Manuel fit ses humanités chez les frères de la doctrine chrétienne, et, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, il s'engagea comme volontaire dans l'armée espagnole. Il reçut son congé définitif en 1822, obtint d'abord une place au ministère des finances, puis devint secrétaire des intendances de Jativa et de Valence. Destitué pour cause de libéralisme, à la restauration de Ferdinand, et seul soutien de sa famille, il dut chercher des ressources dans la carrière littéraire. Le 14 octobre 1824, il fit représenter à Madrid son premier ouvrage dramatique : *A la vejez viruelas*, qu'il avait écrit quelques années auparavant, et qui reçut l'accueil le plus favorable. Dix ans après, au comble de la gloire littéraire, il fut nommé, sans l'avoir demandé, conservateur de la Bibliothèque nationale, poste qu'il occupa jusqu'en 1844. Il fut destitué à cette époque pour une pièce de vers médiocre qu'il avait composée par l'ordre de la junte en l'honneur d'Espartero. Depuis l'année 1837, il est membre de l'Académie royale d'Espagne, et resta de 1843 à 1847 administrateur de la *Gazette de Madrid*. M. Breton de los Herreros est commandeur de l'ordre de Charles III.

Bien supérieur comme auteur dramatique à Moratin, dont le principal mérite est d'avoir contribué à la création d'un nouveau théâtre espagnol dégagé des langes de l'imitation étrangère, cet auteur est d'une fécondité qui surprendra moins lorsque l'on saura que la plupart de ses pièces sont des imitations de pièces françaises ou des remaniements d'anciennes pièces espagnoles. Mais, en dehors de ces œuvres, il en a composé d'originales, qui sont certainement son véritable titre à la gloire. L'une d'elles, qui n'est malheureusement pas la meilleure, a été traduite en français et représentée au Théâtre-Italien en 1847. Il y a un trait particulier à l'esprit de Breton de los Herreros, et qui le distingue des autres comiques de son temps, c'est son grand art à peindre le cœur féminin. Breton excelle à saisir ce qu'il y a de capricieux et d'inconstant dans la nature des femmes, et la vérité qu'il y met semble si poétique, qu'elle n'est point injurieuse; il se plaît à peindre leur légèreté dans ses nuances toujours diverses, toujours changeantes, selon l'âge et la position sociale; il la poursuit dans la jeune fille, dont le cœur

s'ouvre au caprice en même temps qu'à l'amour; dans la femme heureuse de rester belle, et dont aucun entraînement puissant ne vient précipiter et flétrir la maturité; dans la vieille impertinente et malicieuse, qui chasse la tristesse des années déclinantes, et tourne toute son expérience en raillerie. Au point de vue de sa fantaisie comique, toutes ces femmes, qu'il fait vivre dans ses œuvres, ont une merveilleuse habileté; elles savent se cacher et feindre, comme si elles portaient encore ce masque gracieux qui voilait les sourires et les regards pleins de flamme des héroïnes de Calderon; elles se contiennent tout à tour et se livrent avec tant de calme et un abandon si habile, qu'elles défont la clairvoyance la plus pénétrante; elles croient aux serments du jour, et les oublient si bien le lendemain, que celui-là serait ridicule et cruel qui viendrait leur rappeler. L'amour chez elles est un goût qui cède à un goût plus vif et plus nouveau; c'est une passion, pour ainsi dire, à fleur de cœur. Ne craignez pas qu'elle trouble leur vie, qu'elle s'empare de toutes leurs facultés, qu'elle mette des larmes dans leurs yeux, qu'elle soulève leur poitrine et qu'elle suggère à leur âme la pensée du dévouement et du sacrifice. Troubles, déchirements, larmes, inquiétudes et abnégations, tout cela est chassé d'un coup d'éventail; il ne reste que la sérénité sur leur front, le sourire sur leurs lèvres, et dans leur âme le désir de voler à de nouveaux triomphes. Shakespeare a, d'un trait amer, résumé ce caractère : « Perfidie comme l'onde ! » Ce mot est applicable ici, mais en un sens moins profond; c'est seulement une perfidie de surface. L'originalité de l'auteur, c'est d'analyser et de décrire avec une habileté très-hardie et de côté de la nature morale de la femme; nul talent n'est plus propre que le sien à reproduire ce mélange de vice et de grâce qui est le fond de la coquetterie. M. Breton de los Herreros a médiocrement réussi dans le genre sentimental et dans la tragédie. C'est dans la comédie et dans la satire que se montrent ses plus brillantes qualités de poète et d'écrivain. Son style souple, nerveux, rapide, élégant, convient admirablement à la peinture des situations comiques et des caractères. Son esprit libre et original se ment à l'aise dans ce cadre. Il brille par la vivacité de l'allure, par la fine ironie, par une raillerie pleine de grâce, par une bonhomie qui n'est pas sans malice. Ces qualités se trouvent au plus haut point dans ses poésies légères et dans ses satires, qui rappellent beaucoup plus le mode élégant et tempéré d'Horace que l'indignation amère et la verve acérée de Juvenal. Parmi les comédies en vers de M. Breton de los Herreros, nous citerons : *Los dos Sobrinos*; *El Ingenio*; *A Madrid me vuelvo*; la *Falsa ilustración*; *Marcela*; *o e cual de los tres*; *Un Tercero en discordia*; *Un Novio para la niña*; *El Hombre gordo*; *Todo es farsa en este mundo*; la *Redacción de un periódico*; *El Poeta y la beneficiada*, etc. Parmi ses tragédies, nous nous bornerons à mentionner *Méropé*. Ses satires les plus estimées ont pour titre : *Contra el furor filarmónico*, *o mas bien contra los que desprecian el teatro español* (1828); *Contra los hombres* (1829); *El Carnaval* (1833); *Contra la manía contagiosa de escribir para el publico* (1833); la *Hipocresía* (1834); *Contra los abusos y despropósitos introducidos en el arte de la declamación teatral* (1834), etc. M. Breton a publié un recueil de poésies sous le titre de *Poesías sueltas* (Madrid, 1831). On trouve dans le *Tesoro del teatro español* (1830) plusieurs des meilleures comédies du poète espagnol, et diverses pièces lyriques et satiriques dans la *Floresta de rimas modernas castellanas* (Paris, 1837). Enfin, les œuvres complètes de M. Breton de los Herreros ont été publiées il y a quelques années.

BRETONCELLES, bourg et commune de France (Orne), canton de Rémalard, arrondissement de 25 kilom. S.-O. de Mortagne; pop. aggl. 400 hab. — pop. tot. 2,095 hab. Bécotie et commerce de grains, lin, cidre; bestiaux et chevaux.

BRETONNANT, ANTE adj. (bre-to-nan — rad. *breton*). Se dit de la partie de la Bretagne et des Bretons qui ont conservé leur ancien langage, leurs mœurs primitives : *Kéronan est un vieux Breton BRETONNANT*. (F. Soulié.) *Je suis de la Bretagne BRETONNANTE et, par conséquent, entité comme un vrai Breton*. (Alex. Dum.) *On peut ranger M. Poussin parmi les Bretons BRETONNANTS les plus fidèles à la vieille Armorique; il aime, autant que le poète Brizeux, la terre de granit recouverte de chênes*. (Th. Gaut.)

BRETONNAYAU (René), médecin et poète français, né en Anjou au xiv^e siècle. Il exerça la médecine à Loches, et composa sur cet art un long poème, dont il publia seulement les fragments les plus remarquables, sous le titre de : *la Génération de l'homme et le temple de l'âme*, suivi d'un petit traité sur la toilette des femmes, la *Cosmétique et illustration de la face et des mains* (Paris, 1583, in-40). Bien que les vers du poète-médecin abondent en détails techniques qui sont peu du domaine de la poésie, son style ne manque ni d'éclat ni de grandeur.

BRETONNE (RÉTIF DE LA), littérateur français. V. RÉTIF.

BRETONNEAU (Gui), historien français, né à Pontoise vers la fin du xiv^e siècle, mort vers 1656. Il fut successivement chanoine de Saint-

Laurent de Plancy, archidiacre de Brie et principal du collège de Pontoise. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire généalogique de la maison de Brignonnet* (Paris, 1620); *Histoire de l'origine et fondation du vicariat de Pontoise* (1636), et *Méthode curieuse pour achever à la langue latine par l'observation de la langue française* (1653).

BRETONNEAU (François), théologien français, né en Touraine en 1660, mort à Paris en 1741. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et se livra pendant plus de trente ans au ministère de la prédication. Le P. Bretonneau a édité les sermons du P. Cheminai, du P. Giroust, du P. Bourdaloue, du P. de la Rue, et publié divers ouvrages sans importance. Deux ans après sa mort, ses *Sermons, panegyriques et discours sur les mystères* ont été publiés à Paris (1743, 7 vol. in-12). Le style en est clair, simple et correct, mais sans élévation.

BRETONNEAU (Pierre), médecin, né à Tours en 1771, mort en 1862. Il fut reçu docteur à Paris en 1815, et se fixa dans sa ville natale, où il devint médecin en chef de l'hôpital. Il s'est acquis une célébrité éclatante, et il a formé des élèves comme Trousseau et autres praticiens de premier ordre. On n'a de lui que des notes et mémoires : *De l'utilité de la compression dans les inflammations idiopathiques de la peau* (1815); *Des inflammations spéciales du tissu muqueux et, en particulier, de la diphthérie, ou Inflammation pelliculaire connue sous le nom de croup, d'angine maligne*, etc. (1826); *Note sur l'emploi des caustiques comme moyen d'arrêter l'éruption varicelleuse*; *Notice sur l'emploi thérapeutique de l'alun dans la diphthérie* (1817); *Traitement de la coqueluche* (1855), etc. Ses plus beaux travaux sont ceux qu'il a faits sur le croup. On sait qu'on lui attribue l'invention de la trachéotomie.

BRETONNERIE (DE LA), agronome français, né à Paris vers 1720, mort vers 1795. Possesseur d'une assez grande fortune, il s'adonna entièrement à son goût pour l'agriculture, fit un grand nombre d'expériences et d'essais dans le but d'améliorer la culture des terres et des jardins, et publia à ce sujet plusieurs ouvrages fort estimés, dont les principaux sont : *Correspondance rurale* (Paris, 1783, 3 vol.); *L'École du jardinier fruitier* (1784, 2 vol.); *Délaissments de mes travaux de la campagne* (1785, 2 vol.), etc.

BRETONNIER (Barthélemy-Joseph), juriconsulte français, né à Montretier en 1646, mort en 1727. Reçu avocat à Paris en 1680, il s'établit dans cette ville, où il se fit une nombreuse clientèle. Bien qu'extrêmement occupé, il s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude du droit romain, lui tout ce que les plus habiles commentateurs avaient écrit sur ce sujet, et étudia l'esprit de ce droit, qu'il considérait comme le droit fondamental de la France, avec l'intention de trouver les moyens les plus propres à rendre la jurisprudence uniforme dans tous les tribunaux du royaume. Après de longues années de travail et de recherches, il exposa ses idées dans les observations dont il accompagna une édition des œuvres de Claude Henry (1708, 2 vol. in-fol.). Cette publication ayant été parfaitement accueillie, Bretonnier composa et publia, par le conseil du chancelier d'Aguesseau, son *Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit qui se jugent diversement dans les différents tribunaux du royaume* (Paris, 1718). Cet ouvrage excellent, et qui a eu de nombreuses éditions, commence par une introduction où Bretonnier expose ses vues et donne une notice des ouvrages, souvent même de la vie des principaux juriconsultes qui se sont rendus célèbres dans les différents parlements de France, à l'exception de celui de Paris. Quant au *Recueil*, on y trouve exposés, avec autant de netteté que de précision, tous les principes de notre ancien droit écrit et coutumier.

BRETONNIÈRE (François DE LA), pamphlétaire qui vivait au xiv^e siècle. Il quitta l'ordre des bénédictins, dans lequel il était entré, pour mener une vie qui paraît avoir été des plus misérables. Si l'on en croit l'auteur de la *Bas tille dévoilée*, de la Bretonnière fit paraître, en 1689, sous ce titre : le *Cochon mitré*, un libelle qui lui valut d'être enfermé pendant trente ans dans la cage dite de fer, au Mont-Saint-Michel. Dans ce pamphlet, réimprimé à Paris en 1850, l'auteur attaque avec la dernière violence l'archevêque de Reims, Maurice le Tellier, M^{me} de Maintenon et plusieurs dames de la cour de Louis XIV.

BRETSCHNEIDER (Henri - Godefroi DE), littérateur allemand, né à Géra en 1739, mort en 1810. Fils du bourgeois maître de Géra, il entra comme cornette dans le régiment du comte de Brühl, assista à la bataille de Kolin, puis devint capitaine d'un corps franc prussien, et fut fait prisonnier par les Français. Bretschneider profita de son séjour forcé en France pour se familiariser avec la langue et l'esprit de ce pays. De retour en Allemagne, il fut nommé gouverneur d'Ussing, dans l'Etat de Nassau; mais bientôt après sa charge fut supprimée. Il résolut alors de voyager, se rendit à Londres, puis passa en France, où il se lia avec le comte de Vergennes, qui l'employa dans diverses affaires secrètes concernant la diplomatie. En 1772, Bretschneider reprit la route de l'Allemagne, se rendit à Coblenz et entra dans les bureaux du ministre

Hohenfeld, à qui il avait été recommandé. Une querelle qu'il eut avec M^{me} de la Roche le contraignit à quitter cet emploi. Sans fortune, il se trouvait dans la situation la plus précaire, lorsque le conseiller Gebler l'engagea à entrer au service de l'Autriche, et le fit nommer vice-gouverneur du banat de Temeswar. Le banat ayant été incorporé à la Hongrie en 1778, Bretschneider obtint l'emploi de bibliothécaire à l'université de Bude.

Dans cette nouvelle position, qui semblait devoir lui assurer tout au moins une vie paisible, il ne tarda pas à se faire un grand nombre d'ennemis puissants. Elevé par des frères herrnhuters, Bretschneider avait conçu, dès l'enfance, une profonde antipathie pour les moines, chez lesquels il n'avait vu que d'hypocrites mœuvres, et son antipathie n'avait pas tardé à s'étendre à toute l'institution catholique. Il était surtout ennemi implacable des jésuites, et se trouvait à Bude au milieu d'amis de cet ordre puissant. Trop sincère pour cacher ses opinions, il ne dissimula point le sentiment que lui inspirait la compagnie de Jésus. Le bruit de ses querelles arriva jusqu'aux oreilles de l'empereur Joseph II, qui professait les mêmes idées et qui se déclara hautement son protecteur. Néanmoins, Bretschneider se vit contraint de quitter Bude. Il se rendit à Lemberg en qualité de bibliothécaire et de conseiller du gouvernement. Là encore, il se trouva en butte à des ennemis de tout genre que lui suscitèrent les jésuites. Ayant obtenu, en 1809, sa retraite avec le titre de conseiller aulique, il alla habiter Vienne, où il fut gravement blessé dans une chute causée par un soldat. Quelques mois après, il mourut à Krzmitz en Bohême, dans le château d'un de ses amis, le comte de Wrhby.

Doué d'un esprit original, mordant, satirique, Bretschneider s'efforça toute sa vie de démonétiser les idées de faux aloi, et ne cessa d'attaquer le charlatanisme, les jongleries de l'esprit, tout ce qui lui semblait, dans les œuvres littéraires, artistiques ou autres, toucher à l'abus, à la violence et à l'immoralité. Les principaux écrits de Bretschneider, qui a publié un grand nombre d'articles dans les feuilles publiques, sont : *Effroyable récit de la funeste mort du jeune Werther* (1774), satire dirigée contre les rêveries frénétiques et les idées de suicide que le roman de Goethe avait propagées en Allemagne; la *Vie et les mœurs de Waller* (1793), roman où il peint les mœurs de la population viennoise; *Voyage à Londres et à Paris* (1817); *Entretiens philosophiques et littéraires* (1818), etc.

BRETSCHNEIDER (Charles-Théophile), théologien allemand, né en 1776 à Gresdorf, mort en 1848. Successivement pasteur à Schneeberg et à Anneberg, il fut appelé en 1812 à occuper une chaire de théologie à Berlin. Aussi modeste que savant, il refusa cet honneur, et fut nommé, en 1840, conseiller supérieur de consistorio. Bretschneider a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Manuel dogmatique de l'Eglise luthérienne évangélique* (Leipzig, 1814); *Exposé systématique de la dogmatique et de la morale des écrits apocryphes de l'Ancien Testament* (1805); la *Croyance religieuse d'après la raison et la révélation* (1842); *Clémentine ou les Croyants et les dévots de notre temps* (1841); la *Guerre de Quatre ans des alliés contre Napoléon* (1816), etc.

BRETTE s. et adj. f. (brè-te). Géogr. Se dit quelquefois pour *Bretagne* : *Une BRETTE. Une nourrice BRETTE. Les basses BRETTES*.

BRETTE s. f. (brè-te — de *brette*, fém. de *breton*, ces épées ayant été d'abord fabriquées en Bretagne et appelées *épées brettes*). Epée de duel, à lame longue et effilée et à garde en corbeille, qui a été surtout en usage aux trois derniers siècles, et qui se portait au côté, très-inclinée, à cause de son extrême longueur, ce qui était embarrassant pour la marche : *Charmon s'était fait secrétaire de cabinet pour le plaisir d'aller à Versailles et de porter une BRETTE*. (St-Simon.) *Changez donc d'épée, c'est une BRETTE de comédien que vous avez là*. (De Gondricourt.)

Il se piquait de bonne brette.

Autant que de bonne trompette.

SCARRON.

Tant de bras ont chargé sur lui tout à la fois, L'un s'affublant d'un sac et saisissant sa brette...

HAUTEROCHÉ.

Avec un fauteur gris, longue brette au côté, Mon air de bas Normand vous aurait enchanté.

REGNARD.

— Bot. Syn. de *BRÈDE*.

BRETTELE, ÉE (brè-te-lé) part. pass. du v. *Bretteler*. Techn. Denté et destiné à produire des raies sur une matière plus ou moins dure : *Marteau BRETTELE*. Rayé à l'aide d'un instrument denté : *Pierre BRETTELE*. On dit aussi *BRETTE*, ÉE, part. pass. du v. *Bretter*.

— Constr. *Truelle brettelee*, Espèce de racleur en fer dont se servent les maçons, et qui a deux tranchants, l'un uni et l'autre dentelé.

BRETTELER v. a. ou tr. (brè-te-lé — rad. *brette*, qui a signifié *graveur*; double l devant une syllabe muette : *Je brettele, il brettelera*). Techn. Rayer avec un outil spécial armé de dents : *BRETTELER une pierre, un mur, un fond de bas-relief*. On dit aussi *BRETTER*.

— Grav. Graver de légères hachures sur